

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

LE

# Naturaliste Canadien

---

Vol. XIX

Cap Rouge, Q., Août 1889

No. 2.

---

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

---

## UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX.

### VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

---

#### TROISIEME PARTIE.

(Continué de la page 16.)

“ En vérité ceux qui sont actuellement fous sont heureux, parce qu'ils ne peuvent plus le devenir—et ce qui me console—sans compter les éternels rapports qu'il me faut toujours faire pour l'information du chef et les plaintes qu'on lui porte continuellement contre moi—heureusement je suis toujours correct—et alors quelle belle humeur prend le chef, hein ! Qu'en dites-vous ? Par Jingo ! Si nous allions au concert ce soir ? A propos, pendant que j'y pense, lorsque nous passerons par les Champs Elisés, faites moi penser à demander au Dr de Boissière un livre que lui a prêté Renan.....Les Mémoires de Casanova ; ne connais-

sez-vous pas cela ? Oh, alors vous devez le lire— c'est curieux ; fin comme un abracadabra—J'en ai eu pour la bibliothèque une copie, dont le juge Knox, après l'avoir examinée, a pris sur lui d'en faire un auto-da-fé, sans respect pour la morale !... Que pensez-vous de cela ? Ne pouvant le pendre, étant du papier, il le fit brûler... Il a toujours été constant avec lui-même le juge Knox. Lorsque vous verrez Stollmeyer, demandez-lui ce qu'il pense de Casanova ? Une semaine entière, jour et nuit, les yeux de ce vieillard ne se détournèrent pas de ce livre. Il fut, je vous le dis, tellement électrisé par ce livre, que sa barbe, par un effet rétroactif, de blanche qu'elle était, redevint jaune. Par Jupiter ! lisez-le. Je vous l'enverrai—c'est à lire.

—Son cheval se cabra, effrayé à la fin de ce discours.

—Qui cherchez-vous ?

—Syl.

—Où le cherchez-vous ?

—Ici.

—Il n'est pas ici ?

—Non.

—Où est-il donc ?

—Partout — à la maison du gouvernement ; à la chambre de lecture ; chez lui tournant des coques de cocos ; à un pique-nique ; à cheval ; en voiture ; à pied ; se cassant le cou dans les précipices de la Blanchisseuse à la recherche des meilleurs tracés possibles ; traversant un torrent en sautant d'un abrisseau à l'autre comme un singe ; faisant un chemin dans la savane de Caroni ; dormant sur un arbre au milieu d'un marais, à califourchon sur une branche au dessus d'un nid de fourmis piquantes : entraînant Charles Warner dans les nuages au sommet du mont Aripo, pour lui montrer cinq plants de quinquina qui étaient morts ; marchant au fond de la mer, à 50 brasses de profondeur, près de Gasparil, avec un accoutrement de caoutchouc, tout seul avec deux boulets de canon aux pieds, sur le

pont de la frégate *Appadocca*, qui sombra là il y a un siècle. Le soleil, la pluie, la grêle, le tonnerre, les éclairs, les monstres de l'abyme, l'impossible, ne peuvent rien sur lui. Il fait des contes, des calembourgs, des plans ; rapporte des anecdotes ; fait votre caricature ; parle de chimie, de combinaisons, de métaphysique, de boufonneries, d'histoire naturelle, de gymnastique, de menuiserie, de serpents, du choléra, des théâtres, joue de la trompette ; il danse, improvise dix couplets, les chante sur trente-six tons ; il se fâche, rit, donne un coup de pied à son chien, embrasse sa femme, mange et boit comme il fait toute autre chose, et tout cela en moins de temps que vous pourriez accomplir un seul de ces actes. Cet homme, en un mot, est une nature exceptionnelle, incrustée de gaîté, exubérante d'énergie—un corps d'acier bien trempé chargé d'esprit et de vif argent."

Mes lecteurs me pardonneront cette longue citation lorsque je leur aurai dit qu'elle peint l'homme sur le vif, elle le photographie ; et de tels caractères méritent certainement d'être connus.

J'ajouterai, comme complément, qu'étant né en France, sa mère le rapporta presque aussitôt à leur résidence de Trinidad. Vers l'âge de dix ans, il fut de nouveau conduit en France pour y faire ses classiques, obtenant le premier rang parmi ses condisciples. Il passa du collège à St-Cyr, et ses talents lui assurèrent bientôt des promotions. Il allait partir pour l'Afrique avec le grade de lieutenant, lorsque ses rivaux, jaloux d'être devancés, soulevèrent l'objection de sa nationalité ; il n'était pas naturalisé sujet français. Il renonce donc à l'armée. Mais aussitôt il est présenté au roi de Portugal qui partait pour un voyage d'Orient. Attaché à la suite du monarque, il visite la Grèce, la Turquie etc., et parfait ainsi ses études par des voyages dans les conditions les plus favorables.

A ses innombrables qualités, il joint une politesse, une affabilité, une loyauté qui fait qu'il compte autant d'amis que de connaissances, et que son souvenir ne se perd plus, une fois qu'on a eu l'avantage de le connaître.

*Vendredi 20 avril.*—Tel que convenu la veille, je me rends le matin à l'orphelinat du P. Forestier pour y célébrer la messe à 6½ h. Le bon Père, qui a toutes les aptitudes, est à l'harmonium, entouré d'un bon chœur d'enfants, qui exécutent des cantiques d'une manière très juste et fort édifiante. Tous les orphelins des deux sexes sont réunis dans la chapelle, les filles avec leurs religieuses du côté de l'évangile, et les garçons du côté de l'épître.

Comme dans toutes les communautés religieuses, la chapelle se distingue par sa propreté et sa bonne tenue. Les servants sont bien dressés, et quoique nu-pieds, sont revêtus de soutanes blanches et de surplis.

Après la messe, je passe dans une des salles du couvent pour y prendre la tasse de café.

Comme je l'ai déjà noté, ce sont des religieuses dominicaines qui tiennent cet orphelinat de filles. La supérieure qui réside d'ordinaire au lazaret des lépreux à Cocorite, se trouvait là présente. Il y a ici aussi une mulâtresse parmi les Sœurs. Sa couleur ressort davantage sur le blanc de ses habits, du reste ses traits sont assez réguliers et ne se distinguent par aucun écart.

Mais j'ai hâte de prendre congé des bonnes Sœurs pour mes livrer à mes chasses favorites, surtout avant que le soleil ait pris trop de hauteur.

Et tout d'abord, sur le bord de la pente qui conduit de la chapelle à l'orphelinat des garçons, je remarque un *Ricinus palma-Christi*, qui est un véritable arbrisseau, à tige ligneuse ne mesurant pas moins de 10 à 12 pieds de hauteur. Tout à côté, est un autre petit arbre de moi inconnu, de 12 à 15 pieds, à feuilles alternes, et portant des fruits épineux ou écailleux ressemblant assez à des concombres, bien que plus gros à la base.

—Quel est cet arbre ?

— C'est un corossol, me dit le P. Forestier, à la maturité ses fruits sont excellents, mais je n'en vois pas de mûrs dans le moment.

J'en ramasse un tombé sur le sol, et je remarque que ce fruit est une baie, pulpeuse intérieurement, et ne renfermant qu'une graine dans chaque loge.

Tout auprès se trouvent des citronniers, mais à fruits énormes. Bien différents de ces petits citrons ronds, à peau lisse, que j'avais vus à la Dominique, ceux-ci ont la peau raboteuse, comme boursoufflée et très épaisse. J'en apporte un à la maison et l'on en fait une excellente limonade.

Je remarque un superbe bulime sur la fenêtre du Père Forestier, le plus grand que j'aie encore vu ; il est de forme conique, à lèvres d'un beau rose, de même que l'intérieur sur les parties avoisinant la lèvre.

— D'où vient cette coquille, demandai-je ?

— D'ici même, on l'a trouvée dans le jardin ?

— Vivante ?

— Vivante.

Que je serais heureux d'en rencontrer.

— La chose sera facile ; je vais recommander aux enfants d'y faire attention.

Mais l'heure du retour est arrivée, et je remets à une autre occasion la suite de mes autres investigations sur les productions naturelles de cet enclos.

Nous passons en retournant par la colline du Calvaire pour faire visite aux carmélites espagnoles qui habitent là une petite maison, en attendant le couvent qu'on est à leur construire.

En 1874, le Vénézuéla était à la merci des francs-maçons comme l'Equateur qui faisait un martyr de son président Garcia Moréno. Les carmélites étaient dans leur couvent à leurs pieuses occupations ordinaires, lorsque arrive des sbires

du gouvernement pour les mettre à la porte sans plus de cérémonies. On les jette sur un vaisseau pour les transporter à Trinidad où elles s'arrangeront comme elles le pourront. Trois prêtres, expulsés comme elles, se trouvaient sur le même vaisseau ; ils exercent encore le ministère curial dans Trinidad. Ces filles ne nous ont paru rien moins que des saintes. La supérieure n'a pas voulu nous parler, tout le temps de notre visite, autrement qu'à genoux. De douze qu'elles étaient, il n'y en a plus que huit, le ciel a ravi les quatre autres.

Je rencontre, par hasard, un M. V., qui veut bien me faire des compliments sur l'instruction que j'ai donnée dimanche dernier. Ce que j'ai dit surtout de la langue, de l'importance de conserver la sienne propre, a vivement fait impression dans l'esprit de ceux qui s'efforcent de réagir contre cette anglicisation que l'on poursuit si activement, et qu'on voudrait imposer aux habitants de toute origine.

Plus j'y réfléchis, et plus j'ai lieu de m'étonner que l'autorité religieuse ne voie pas la sauvegarde de la foi de ce peuple, dans la conservation de sa langue.

Nous n'avons que trop d'exemples de ces apostasies dans nos frères de la république voisine pour nous confirmer dans cette croyance. Quand les enfants des Dubois, Boisvert, Lajeunesse, Lebrun etc., ne sont plus que des *Wood, Greenwood, Young, Brown* etc., et ne peuvent se faire comprendre dans la langue de leurs parents, ils ne tardent pas à prendre les idées et les croyances de ceux dont ils ont déjà le langage. Et il n'y a rien là de bien surprenant. Peu instruits, et ne pouvant comprendre les instructions que donnent les prêtres de leur nationalité, ils n'entendent que des propos contraires à nos croyances, et finissent bientôt par mettre de côté les dogmes qu'ils ne possèdent souvent qu'imparfaitement, et qui restent le seul obstacle à la communauté d'idées et de sentiments avec les amis au milieu desquels ils vivent.

Mais si les supérieurs ecclésiastiques donnent ainsi la main au pouvoir civil pour faire disparaître le français, j'ai pu cons-

tater avec plaisir que le clergé s'y opposait autant qu'il était en son pouvoir de le faire. Si on ne parle que l'anglais à l'école, à l'église on n'entend que du français !

Mais parviendra-t-on à faire disparaître ce français ? Je ne le crois pas. Il y a près d'un siècle qu'on fait des efforts dans ce sens, et le peuple n'en persévère pas moins à conserver sa langue. On apprend aux enfants à l'école à lire, à écrire, à parler anglais—le français étant complètement mis de côté — mais dans la famille quelle langue emploie-t-on ? Uniquement le français ; et cela à Trinidad, à Ste-Lucie, à la Dominique, dans toutes les îles qui furent autrefois possessions françaises. Ajoutons que les autres nationalités, chinois, hindous, espagnols, ne tiennent pas moins que les français à conserver leur langage propre, de sorte que l'anglais devient un langage *medium* pour la transaction des affaires, mais qu'à part soi, chaque nationalité retient sa langue propre.

Je tenais beaucoup à faire provision de mollusques de ces climats équatoriaux ; mais je n'avais encore pu à peu près rien trouver, la grève étant tellement vaseuse, qu'elle devenait presque partout inaccessible. Je ne voyais d'ailleurs dans cette vase compacte et glaiseuse que très peu d'espèces qui pussent s'en accommoder.

Comme le gamin qui me servait la messe paraissait fort agile et avide, comme tous les noirs, de posséder quelques sous, ne pourrais-tu pas, lui dis-je, m'apporter quelques coquilles ? Sais-tu où tu pourrais en trouver ?

—Je vous en apporterai certainement, répondit-il avec satisfaction, et dès cet après midi ; je sais où les prendre.

En effet, il m'apportait l'après midi, huit individus tout vivants de la *Melongena fasciata*, dont deux de dimensions comme je n'en avais encore jamais vu.

Il va sans dire que sa course lui fut généreusement payée pour l'engager à rapporter autre chose ; mais ce fut en vain, il ne pouvait trouver que cela.



Je portai ces mollusques au cuisinier de la maison et lui demandai de les débarrasser de leur chair au moyen de l'eau bouillante.

—La chair de ces animaux est très bonne à manger, me dit le vieux nègre, on les fait cuir sur la braise dans leur coquille ou bien en les couvrant d'eau dans un chaudron pour les faire bouillir.

—Et bien, je vous abandonne la chair, pour que vous me remettiez leurs coquilles intactes et bien nettes.

J'ignorais alors qu'en effet cette chair constitue un excellent mets..

J'avais presque perdu espoir de cueillir des coquilles ici, lorsque les Pères m'offrirent un moyen des plus faciles d'en faire ample provision.

Comme les bons Pères sont souvent appelés à aller faire des missions, ou remplacer des curés dans différentes parties de l'île, chacun a soin, lorsqu'il va sur la côte de l'Est, qui n'est pas vaseuse comme celle de l'Ouest, de faire provision des coquilles qui se trouvent là en grande abondance. Et tous, voulant m'être agréables et servir en même temps la science, s'empressèrent de mettre leurs paniers à ma disposition, les Pères Siméon, Thomas, Hyacinthe qui va faire des missions à Tobago, m'offrirent généreusement de choisir ce qui me plairait davantage dans leurs collections. Il va sans dire que j'usai amplement de l'offre qui m'était faite.

Comme toutes ces coquilles avaient été cueillies sur la grève où elles avaient été rejetées par la vague lors des gros vents, grand nombre étaient plus ou moins usées ou mutilées et impropres pour servir dans les musées, mais beaucoup aussi avaient conservé leurs caractères propres et n'avaient pas même perdu l'éclat qui les fait d'ordinaire rechercher. Je note entre autres les suivantes : *Triton variegatum*, de taille géante, *Cypræa exanthema* dans ses quatre variétés, *Voluta musica*, *Turbo undulatus*, *Donax denticulatus*, *Tellina*

*radiata*, *Strombus gigas*, *Str. pugilis*, *Cassis testiculus*, *C. flammea*, *Cypræa flaveola*, *Ovula gibbosa*, *Oliva reticularis*, *Conus mus*, *C. daucus*, *Fusciolaria tulipa*, *Murex elegans*, *Purpura patula*, *Columbella mercatoria*, *Sigaretus zonatus*, *Fissurella Barbadosensis*, *Chiton squamosus*, *Strigilla carnaria*, *Venus cancellata*, *Arca Helbingi*, *Spondylus americanus*, *Ostrea parasitica* etc. etc., etc.

Dans l'ensemble se trouvaient aussi quelques crustacées, des coraux, des débris d'oursins etc. Je cueillis parmi les premiers *Balanus balænoïdes*, le pou des baleines, *Balanus tintinabulum*, Linné, vulgairement *Gland de mer* ;

et parmi les coraux : *Madrepora aspera*, *Caulastroæa furcata*, *Porites clavaria* *Mancinia Danai*, *Oculina diffusa*, *Astrangia Danaë*, *Tridacophyllia lactuca*, *Plerogyra sinuosa*, puis ces *Rhipidigorgia flabellum* qu'on prendrait si facilement pour une grande feuille de plante dépourvue de son parenchyme et ne conservant que ses nervures ; cette charpente solide, foliiforme et ramifiée, avec son pied fixé à des cailloux, trouve partout des incrédules lorsqu'on leur annonce que c'est bien là une production animale et non une plante.

Mais quel est ce crin noir adhérent par l'une de ses extrémités à une valve de *Strigilla carnaria* ? On croirait que l'on a employé du mucilage pour faire adhérer ce crin délié à la surface lisse et luisante de la petite coquille, la base en effet de ce crin paraissant évasée pour fournir une plus grande surface d'adhésion. C'est encore un corail, le *Xiphigorgia setacea*, la matière spongieuse qui constituait l'ensemble du polypier, enlevée par le battement des vagues, n'a laissé en place que l'axe ou le rachis qui se montre ainsi comme un crin.

Mais serait-ce encore une production animale que ces glands ou franges, à rameaux articulés, flexibles, élastiques, réunis à la base et originant d'un réceptacle commun fixé aussi à un petit caillou ? Oui, c'est encore l'œuvre d'un polype, le *Mopsea gracilis*. Arraché de son support et jeté des vagues pour demeurer exposé à la lumière et privé d'humidité sur la grève,

on prendrait ces débris pour des portions de franges de coton que la lumière a plus ou moins décolorées.

Que de merveilles les bords de la mer n'offrent-ils pas à l'œil observateur, et surtout au scrutateur de la nature ! Il n'y a presque pas de cailloux ou de débris de coquille qui ne présente quelque superfétation de corail, de vers tuniciers, d'algues, de parasites crustacées etc.

Aux spécimens zoologiques, je m'efforce de joindre aussi des plantes, mais j'éprouve une difficulté extrême à les dessécher ; l'air est si humide qu'il faudrait changer les papiers à dessécher plusieurs fois le jour, la moisissure avec le changement de coloration s'en emparant en quelques heures. Bien différentes des plantes d'Orient, surtout de celles de la Palestine, qui sont pour ainsi dire desséchées sur leur tige et gardent si bien leurs couleurs, celles d'ici ne peuvent être amenées à faire de beaux spécimens d'herbier que par des soins minutieux et répétés.

Nous nous rendons au bureau de notre compagnie de steamers pour nous enquérir de la date de l'arrivée de celui qui doit nous ramener à New-York ; on nous dit que ce sera l'*Ayrshire* qui est parti de New-York le 16 et qui par conséquent ne sera pas ici avant le 30 ; jusque là nous demeurerons encore sans nouvelles du pays.

M. Maingot, curé de San-Fernando, la seconde ville de l'île, étant venu ici, nous avait fort invités à aller le voir, et comme nous tenions beaucoup à ne pas manquer de visiter le lac de bitume, cette merveille dont nous avons si souvent entendu parler, nous avons réglé qu'aujourd'hui même nous nous mettrions en route pour le sud de l'île.

San-Fernando est à 42 milles de distance de Port-d'Espagne sur la rive ouest de l'île. Le trajet se fait ou par bateau ou par chemin de fer. Nous adoptâmes ce dernier mode qui nous permettait de mieux connaître les localités et surtout de mieux juger des forêts que nous devons traverser.

A 4h. donc nous sommes à la gare où nous rencontrons M. l'abbé Osinda, vicaire même du curé de San-Fernando. Nous sommes d'autant plus enchantés de faire cette connaissance, que connaissant les lieux, ce monsieur pourra nous donner sur chacun les renseignements que nous pourrions désirer.

Les conducteurs et tout le personnel de la voie sont tous des noirs.

Les chars qui ont leurs entrées par les côtés, ne forment chacun qu'un seul appartement, les cloisons divisant les sièges n'atteignant pas le plafond. Comme cette ligne n'a que des embranchements de peu d'étendue et n'a aucune connexion importante à opérer, elle n'est point tenue à une grande vitesse, aussi pouvons-nous facilement nous rendre un compte satisfaisant de toutes les localités que nous traversons.

Prenant donc la direction de l'Est, le premier objet qui attire notre attention à droite, est une grande construction en pierre blanche sur une éminence, c'est le magasin du gouvernement, où la poudre à canon et les autres matières explosibles sont gardées en dépôt ; tandis que nous laissons à gauche la gracieuse colline de Laventille couronnée de sa chapelle que l'on voit de si loin en mer, et qui sert d'amarque aux navigateurs pour leur mouillage dans le port.

Plus loin, à gauche, nous passons le village de San-Juan (1) qui forme une paroisse ayant son curé. L'église avec les quelques maisons qui l'avoisinent est en retraite sur la voie ferrée, et l'espace entre la station et le village proprement dit est occupé par toute une forêt de bambous de fort belle venue. A peu de distance sur la droite est l'hôpital pour les travailleurs des champs qui louent leur travail.

Nous laissons bientôt, encore à droite, Valsayn où se trouve une exploitation de canne où l'on n'a pas encore adopté le mode récent de procéder à sa culture. Au lieu de nettoyer le

---

(1) Prononcez : saint Ouen.

terrain, à peu près après chaque récolte pour y faire une plantation nouvelle, c'est le rebourgeonnement qu'on suit ici. Les vieilles tiges, mûres, sont enlevées, et les rejetons de la souche servent pour la récolte suivante. Il y a plus de cinquante ans que furent plantées les souches mères, et elles continuent à se reproduire toujours sans donner trop de marques de décroissance. On n'emploie point de coolis à gages ici, et bien que le procédé paraisse primitif, on ne laisse pas de produire du sucre de première qualité. Les deux fils du Prince de Galles visitèrent cette exploitation en 1881, et en rendirent compte dans leur récit de voyage. C'est dans le salon du propriétaire que fut signée, en 1797, par don Chacon, le traité par lequel Trinidad devenait possession anglaise. Sir Ralph Abercrombie et l'amiral Harvey étant les hauts-commissaires représentant l'Angleterre. Plusieurs des arbres du verger de Valsayn furent plantés par des moins royales. Ainsi on montre aux visiteurs deux palmiers (chou-palmiste) qui furent plantés par les fils du Prince de Galles en 1881, et des orangers de Portugal que fixèrent là, en 1886, le comte et la comtesse de Bardi, cette dernière étant maintenant une princesse de Bragance.

Mais nous voici à St-Joseph, après avoir traversé l'une des branches de la rivière Caroni sur un beau pont en fer. St-Joseph qui, comme je l'ai noté plus haut, fut autrefois la capitale, a été fondée par Don José de Orunna qui légua son nom au district environnant. La petite ville sst située sur un terrain élevé formant les premières assises de la base de la chaîne de montagnes qui partagent l'île dans toute sa longueur et qui en cet endroit se rapprochent de la rive Ouest du golfe.

C'est dans l'église de St-Joseph que reposent les restes de Mgr Farfan, le premier prêtre créole et appartenant à l'une des plus anciennes familles de l'île. Là se trouvent aussi les restes de Mgr Nicolas Gervais de la Bride et de ses deux chapelains moines franciscains, qui furent massacrés par les indiens en 1733. Une pierre tumulaire dans le cimetière porte l'inscrip-

tion suivante, en langue espagnole : " C'est ici la tombe de Dona Isabel Fermin y Pardo de Villegos, et de ses héritiers, année 1682." L'église qui est ornée de vitraux peints, offre dit-on un superbe doup d'œil, malheureusement nous ne pouvons la visiter sans faire ici un arrêt spécial, car la voie ferrée en est passablement éloignée. C'est là que se trouvent les plus anciens registres de l'île, remontant à 1644. Il y a toujours un détachement de troupes qui stationnent ici, on voit leur caserne à gauche du chemin et leur terrain d'exercice à droite.

A quelques arpents de St-Joseph la ligne fait une bifurcation, se courbant presque en angle droit pour prendre la direction sud vers l'extrémité de l'île, l'autre branche continuant en droite ligne jusqu'à Arima, en attendant qu'on la continue jusqu'à Manzanilla sur la rive Est.

Nous tournons donc à droite pour prendre une direction à peu près parallèle à la rive Ouest, sans la côtoyer toutefois, car aux nombreux champs de canne, au milieu desquels s'élèvent çà et là les hautes cheminées de leurs usines que nous avons à droite, succèdent parfois de vastes marais qui n'ont encore pu être livrés à la culture, et qui paraissent à peine accessibles aux piétons chasseurs ou explorateurs. Sur la gauche se montrent toujours les chaînes de montagnes plus ou moins rapprochées de la voie, presque toutes couvertes encore de la riche chevelure végétale qui les décore. On voit très souvent au milieu de cette verdure si bien fournie, des masses compactes de fleurs portées sur de grands arbres, entremêlant leurs bouquets géants jaunes ou rouges au vert continue du feuillage, ce sont le brillant Pouï, *Tecoma spectabilis*, Don. et le splendide *Bois immortel*, le premier, en outre du riche ornement de ses fleurs, fournit encore un bois tellement imprégné d'une certaine résine brune, que même tout vert on l'emploie à faire des torches ou flambeaux.

Nous traversons bientôt, sur un superbe pont en fer, la principale rivière de Caroni dont les bords sont presque entièrement bordés de plantations de cacao, et touchons peu après à

la station qui avec le district porte le même nom que la rivière.

C'est dans le vaste marais qui borde ici la mer, ou dans un petit lac du nom de Bejucal que se rendent les amateurs de sport qui veulent chasser les alligators. Avec les alligators se trouvent aussi une foule d'oiseaux sauvages, et ces petits quadrupèdes si singuliers qu'on nomme tatous, qui ont échangé leur fourrure pour une couverture en bardeaux d'ivoire, diversement ciselés et en recouvrement les uns sur les autres, de manière à permettre à l'animal de se rouler en boule, où, queue, pattes et tête disparaissent sous l'armature osseuse.

Poursuivant notre route, nous passons à travers des champs où l'on a dévié de la routine ordinaire, en cultivant le tabac et les citrons au lieu de l'universelle canne à sucre. Les premiers essais ont fort bien réussi, et ont démontré qu'on a grandement tort de s'attacher à une seule culture, lorsque le sol pourrait se prêter à la production de presque toutes les plantes qui sont l'objet d'une culture quelconque. Ces essais donnent la preuve qu'il n'y a nulle nécessité de se rendre tributaire de Cuba pour le tabac, lorsqu'on peut en produire tout aussi bien et aussi bon qu'à la Havane. Je ne vois pas aussi pourquoi l'on ne tenterait par la culture des céréales; lorsqu'on vend l'avoine \$4 le barril de 3 minots, comme c'est le prix ordinaire ici, il y aurait certainement profit à en produire.

Traversant la station de Cunupia, nous tombons dans la terre des crabs, ainsi nommée de la multitude de trous qu'y cruent ces crustacées dont l'espèce ici paraît se plaire davantage dans ces terriers humides que dans l'eau pure de la mer. Avec les crabs se trouvent aussi des légions de cousins et autres mouches peu accommodantes qui font le désespoir des visiteurs.

Mais voici que nous touchons à une nouvelle station, et avant d'y arriver nous coupons un tramway venant de l'intérieur et conduisant à la mer. C'est le tramway de Chaguanas

et la station de même nom. Ce tramway conduit à une prison (Convict Depot) ou pénitencier. Les convicts qui sont d'ordinaire au nombre de 150, sont employés à couper des billots et à les scier, à fournir des traverses pour les chemins de fer, à tracer des routes dans les forêts, à construire de nouveaux chemins ou à réparer les anciens, à cultiver des légumes etc. On y fabrique aussi une grande quantité de manches d'outils pour la culture, comme haches, fourches, pelles, rateaux etc. Il y a quelques années, on y planta 3000 pieds de mahogany, mais soit manque de soins d'entretien, ou procédé vicieux employé, le succès n'a pas été très satisfaisant.

A quelques milles plus loin nous passons Carapichaima où un M. Cumming, le plus grand propriétaire de l'île, possède des terrains d'une étendue considérable qu'il n'a pas encore livrés à la culture, et dans lesquels on rencontre des troupeaux de bœufs sauvages. Il y a une quinzaine d'années, une douzaine de têtes de bétails s'échappèrent de Chaguanas, prirent les bois, et vécurent depuis en liberté. On estime qu'il n'y en pas moins aujourd'hui de 300, et dans le nombre, plusieurs pièces tout-à-fait remarquables.

La voie ferrée traversant bientôt le chemin public, nous touchons à la station de Couva, où se montrent l'église catholique, une église protestante, une banque, une station de police, etc. Couva est un village des plus florissants et des plus prometteurs, vu surtout qu'il est environné d'excellentes terres appartenant à des propriétaires qui sont tous des hommes de progrès (1).

Faisant rencontre d'un char chargé de canne à sucre, qu'on transportait à une usine pour l'exploitation, nous en détachons une, et nous nous amusons à en déguster la saveur

(1) C'est à Couva que le R. P. Bouchard, ci devant curé de Beaumont, fut nommé curé l'an dernier. Débarassé de la maladie qui le forçait à recourir aux climats chauds durant l'hiver, il nous est revenu au printemps.



qui est des plus agréables. On se contente de mâcher la pulpe pour en retenir seulement le jus, qui est sucré à un très haut degré, deux ou trois fois plus que notre eau d'érable, et qui possède une saveur qui plaît à tout le monde. Aussi a-t-on peine, comme il n'y a pas ici de clôtures, à conserver, dans le voisinage des villes et villages, les petits champs de canne qu'on y plante, contre la gourmandise et la voracité des gamins nègres, qui exercent leurs déprédations dans ces plantations. On voit presque toujours sur les marchés quelques négresses qui vendent pour quelques sous de ces bâtons de canne qu'elles offrent à la gourmandise des gamins. Plus d'une fois aussi nous en avons vu figurer sur les tables en petites briques nettement taillées et débarrassées de l'épiderme qui les protège, et, à mon avis, ce n'était pas le mets le moins appétissant. L'épiderme qui est quasi vitreuse et fort tenace, s'enlève facilement avec un couteau ; mais les gamins nègres qui sont loin d'aspirer au luxe du couteau de poche, surtout lorsqu'ils vont complètement nus, ont dans le ratelier de fines incisives qui leur pare la bouche, un instrument tout aussi efficace pour se débarrasser de l'épiderme et atteindre la pulpe.

Mais nous sommes de nouveau en mouvement, et traversons sur un pont de fer, le plus long de l'île, la rivière de Couva, dont les rives vaseuses me rappellent celles de la Memramcook dans le Nouveau-Brunswick, avec cette différence toutefois que la vase ici est en partie desséchée, tandis que dans notre sœur province, les fortes marées de la baie de Fondy, viennent deux fois le jour l'inonder pour lui conserver une demi-liquidité constante.

La voie ferrée prend ici une direction qui la rapproche davantage du golfe, et à la station de Claxton où nous touchons bientôt, nous voyons un tramway qui conduit à une immense jetée, où les bateaux viennent prendre leurs charges de sucre.

Ici plusieurs résidences présentent un coup d'œil tout-à-fait singulier. On a laissé de côté le peinturage pour donner

aux maisans cet air de propreté qui plait toujours, et on a couvert les lambris d'une autre décoration moins dispendieuse que la première, et bien préférable suivant moi, sous le rapport de la richesse, du bon goût et de la recherche. On a recouru aux plantes parasites, et surtout aux orchidées, qui sont si nombreuses ici, pour couvrir les charpentes où le bois était laissé à nu. C'est au milieu d'un feuillage épais, et à travers des grappes de fleurs aux formes les plus étranges et souvent aux couleurs les plus brillantes, que se présentent les ouvertures pour donner le jour, et dans lesquelles se montrent souvent ces fleurs humaines qui plaisent toujours, parce que dans leurs épanouissement elles reflètent éclat, fraîcheur, activité, avenir.

Il faut avoir vu cette luxuriance de végétation tropicale, surtout dans les endroits humides, pour s'en former une juste idée. La voie ferrée traverse en certains endroits des terrains marécageux où les plantes herbacées, surtout monocotylédones, prennent des proportions inusitées, et sont tellement pressées les unes contre les autres, que la lumière ne peut pénétrer jusqu'à leur base. Les tranchées de la voie vous montrent près du sol une zone toute obscure, où les longues et larges feuilles se confondent sans vous permettre de distinguer les souches d'où elles originent, pendant qu'à leur sommet s'étaient des épis, des grappes, des corymbes, des cîmes, des ombelles de fleurs de toutes nuances et presque toujours du plus vif éclat.

Puis ça et là au dessus de cette prairie gigantesque, se dégagent les nobles stipes de palmiers majestueux ou les sommets de dicotylédones élancées, offrant dans leur ramure des faisceaux de feuilles de deux à trois pieds de long, mariées au feuillage divisé des arbres ordinaires ; ce sont des parasites qui ont pris naissance sur les grosses branches et semblent disputer, je ne dirai pas le terrain, mais l'écorce, pour y fixer leurs racines et y étaler leurs végétation.

Impossible de se frayer un chemin à travers cette épaisse

chevelure du sol, sans être muni d'une bonne serpe, bien tranchante, qu'il faut faire jouer presque sans interruption, car une foule de lianes, dont la tige n'est pas plus grosse qu'une bonne ficelle, viennent souvent unir et attacher ces plantes les unes aux autres, comme protection contre l'intrusion des pieds qui pourraient venir fouler les bulbes et racines qu'abrite cet épais feuillage. Et parmi ces lianes ou cordes de réunion, beaucoup, comme le palmier épineux, par exemple, sont munies de forts aiguillons qui déchirent vos habits et vous empêchent de les saisir de la main pour les rompre ou les écarter. Il m'est arrivé plus d'une fois de tenter de rompre ces tiges de palmier épineux en les appuyant sur mes habits pour ne pas sentir leurs aiguillons, et en tirant de toutes mes forces comme dans un collier, mais vains efforts, la tige, par l'effet de ma traction, rassemblait des gerbes de plantes et résistait toujours, il fallait mettre la main à la poche et tirer le couteau pour se rendre le passage libre.

C'est tout près de Claxton que se trouvent des sources d'eau chaudes, fort renommées pour les bains qu'elles présentent. Cette eau, qui coule directement du flanc d'une petite colline dans des bains en concret qu'on y a construits est de 100° à 05° Fahrenheit. On dit que cette eau se refroidit bien plus rapidement que l'eau ordinaire qui serait élevée artificiellement à la même température.

La voie touche bientôt à la rive du golfe où nous avons une vue libre de la mer, et nous voyons s'élever devant nous la Pointe-à-Pierre, sous forme d'un cap de médiocre hauteur, couronné de l'église catholique qu'il porte, et faisant saillie dans la mer.

La voie, pour ne pas suivre ici les sinuosités de la rive, coupe directement la pointe en laissant l'église à droite.

M. l'abbé Osenda, comme il nous en avait prévenus, nous laisse ici pour certaines affaires qui ne lui permettront de se rendre à son poste que le lendemain. Nous continuons donc

seuls, et après environ une demi-heure, nous sommes à San-Fernando, terminus actuel du chemin de fer.

Mais avant d'arriver à la ville, nous faisons un arrêt à la station de Marbe'lo, d'où part le chemin de fer de Guaracara qui conduit à Princes-Town. Les passagers se dirigeant à cette dernière place changent ici de voiture, mais pour nous, nous n'avons qu'à garder les sièges que nous occupons.

San-Fernando, qui comme je l'ai déjà noté, est la seconde ville de l'île, est située au pied de la colline de Naparima, aussi l'appelait-on autrefois San-Fernando de Naparima. On fait dériver ce nom de Naparima du langage caraïbe *Anap-Arima*, qui signifie *la place sans eau*, par opposition à Arima, signifiant une terre où l'eau abonde. D'autres au contraire veulent que son nom vienne plutôt de *Annaparima* qui signifie une montagne.

San-Fernando est à 32 milles de Port-d'Espagne par bateau, et à 42 milles par chemin de fer. Il y a trois trains de chemin de fer par jour entre la capitale et la ville, et un voyage d'un bateau, qui, deux fois la semaine, se rend jusqu'à Cédros à l'extrémité sud de l'île.

Il était six heures et demie lorsque nous mîmes pied à terre sur le quai, ou plutôt dans la rue qui borde la mer à San-Fernando.

La ville, quoique peu considérable, présente une jolie apparence, était située en amphithéâtre sur la base de la colline Naparima.

Comme nous ne voyons pas moins de cinq clochers, tout près les uns des autres, dans la partie élevée de la ville, nous prenons cette direction, comptant qu'il ne nous sera pas difficile de distinguer l'église catholique parmi ces différents temples. Mais nous comptions sans le fanatisme des protestants de l'endroit, qui s'efforcent de singer les coutumes de l'église catholique autant qu'ils le peuvent. Leurs églises sont couronnées de la croix, et nous avons même rencontré un ministre affublé

du collet romain et portant la soutane. Mais les allures de ce presbytérien trahissaient l'usurpation ; trouvant sans doute que le frottement de la longue robe sur les genoux était quelque peu gênant, il la portait ouverte d'un bout à l'autre, si bien que sa singerie n'en imposait à personne, et qu'il ne recueillait que le ridicule de son irrationnelle supercherie.

Nous avons cru l'église à quelques pas seulement, et nous commençons à trouver la marche un peu longue, elle est surtout difficile par la chaleur qu'il fait, et la hauteur à laquelle il faut s'élever. Le gamin nègre qui porte notre bagage, nous devance en montant toujours, si bien que nous voyons à quelque distance le groupe de clochers fuir derrière nous. C'est que, pour parvenir à l'église catholique, il faut s'avancer un peu au delà, les rues ne permettant pas d'y parvenir directement.

Après avoir tourné un angle, nous trouvons enfin le flanc de l'église longeant la rue que nous suivons, qui suit le sommet de la colline sur laquelle est assise la ville. Laisant sur notre gauche un superbe calvaire de grandeur naturelle, nous traversons devant la porte principale, et suivons une pente assez forte pour parvenir au presbytère qui est tout auprès de l'autre côté de l'église.

Le presbytère est une assez vaste construction en bois, dans laquelle on a utilisé la véranda du devant pour en faire un parloir et des chambres à coucher. Comme le terrain accuse une forte déclivité, la partie qui se trouve sous le niveau, est à jour et est utilisée pour les lavages, les réservoirs d'eau etc. ; la cuisine se trouve dans une petite construction à part.

M. Maingot, que nous connaissons déjà, nous fait l'accueil le plus bienveillant et nous fait les honneurs de sa maison avec une grâce charmante ; il nous mentionne plusieurs noms d'ecclésiastiques Québécois ses compagnons d'études théologiques à Rome, entre autres : M. l'abbé A. A. Blais, chapelain actuel du Bon Pasteur, M. l'abbé Dupuis, professeur au collège de Lévis, M. l'abbé Filteau, M. l'abbé Bruchési etc.

La résidence est vaste, mais elle ne manque pas d'occupants, car M. Maingot a un nombreux personnel, tant en hommes qu'en bêtes ; comptez, s'il vous plaît : un vicaire, M. Osenda, un instituteur pensionnaire qui se destine à l'état ecclésiastique, M. Achard, un maître pour la table, un autre pour groom, deux négresses avec une petite fille pour la cuisine ; ajoutez : deux chevaux, cinq chiens, un singe, un perroquet, puis vaches, chèvres, moutons, agoutis, poules, tortues etc.

L'église qui est en croix latine a un fort bel aspect ; le maître autel est en beau marbre, avec le marche-pied en granite. La chapelle du côté de l'évangile, dédiée à la Sainte Vierge, est fort élégante, et possède aussi un autel en marbre. Cette église était dans le moment occupée par des ouvriers peintres qui mettaient la dernière main à sa décoration.

La ville de San-Fernando doit sa fondation au gouverneur Chacon, en 1792, cinq ans avant sa reddition à l'Angleterre.

En 1818, un incendie balaya complètement toutes les anciennes constructions. Rebâtie en 1830, elle élargit considérablement ses limites. Elle fut érigée en ville en 1846 avec un maire et un conseil municipal. Un nouvel incendie en 1883, vint faire disparaître la plupart de ses principales résidences et boutiques, aussi les constructions actuelles portent-elles toutes un air de jeunesse et de fraîcheur.

La *High Street* est celle où se trouvent réunis la plupart des boutiques et des bureaux d'affaires, et la *Harris Promenade*, qui longe le flanc de l'église catholique, celle qui contient presque toutes les institutions civiles, comme églises anglicane, presbytérienne, baptiste et wesleyenne, le couvent des Sœurs de St-Joseph, l'hôpital, le marché etc.

Je n'ai pas été peu surpris d'entendre mentionner ici, à plusieurs reprises, les ministres presbytériens canadiens qui, avec un zèle digne d'une meilleure cause, s'efforcent de semer l'ivraie de leurs doctrines parmi les catholiques. Ce sont eux qui s'affublent de la soutane, font tous les matins un office dans

leur église, enrôlent des associations de jeunes filles, sur le modèle des enfants de Marie etc. Après explications, j'ai constaté que ces révérends, qui ne parlent que l'anglais, étaient des irlandais et écossais venus du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse, et qu'il n'avaient de commun avec les Canadiens-français que d'habiter un territoire qui fait partie du dominion canadien. Ils se targuent hautement de leur qualité de canadiens et proclament l'apostat Chiniquy comme l'un des grands hommes de ce siècle, répandant dans le peuple ses scandaleuses et cyniques brochures. Comme ce triste personnage n'est pas connu ici, il ne nous a pas été difficile de donner une juste idée de la valeur morale de ce révolté, de ce dévoyé, que répudient même tous les protestants honnêtes.

Qu'on me permette donc ici une courte réflexion.

Comment des protestants honnêtes et sérieux peuvent-ils accueillir avec joie, et compter comme des conquêtes, ces dévoyés, ces rebuts de l'église catholique qui, de temps à autres, passent dans leur camp ! Quelle immense différence entre la conversion des protestants, et l'apostasie de certains catholiques ! Jésus-Christ nous a enseigné que la porte du ciel est étroite, et que la route qui y conduit est difficile ; et le motif des catholiques qui passe au protestantisme est toujours d'avoir cette route plus facile et de trouver cette porte plus large. En a-t-on jamais trouvé un seul qui soit allé aux protestants pour mener une vie plus régulière, plus en harmonie avec les préceptes et conseils évangéliques..... ? Jamais ! Les pratiques de l'église catholique avaient quelque chose de gênant, on voulait s'en affranchir ; la confession, les jeûnes, la mortification n'ont rien d'agréable, on voulait s'en dispenser ; ces prêtres vicieux, infidèles à leurs vœux, disciples de Bacchus ou de Cupidon, et peut-être des deux à la fois, ne sachant plus commander à leurs passions, avaient laissé la chair dominer leur esprit, ils sont allés à Luther demander une Eve pour leur faire oublier leurs serments et leur infidélité ; témoins les

Hyacinthe, les Normandean, les Chiniquy etc. La règle est générale : " quand le Pape sarcle son jardin, a dit un spirituel auteur, il jette les mauvaises herbes par dessus le mur, chez ses voisins les protestants."

*San-Fernando, samedi 21 avril 1888.*—Les environs du presbytère m'offriront, je pense, de bonnes chances pour mes chasses entomologiques, et peut-être aussi pour les mollusques ; jardins à gauche, prairie à droite, haies, amandiers, bananiers et autres arbres, il y a ici tout ce qu'on rencontre d'ordinaire de plus promettant. Mais je n'ai que le temps d'y jeter un coup d'œil, décidés que nous sommes de prendre à 9 h. le bateau venant de Port-d'Espagne, pour nous rendre à Labréa visiter la merveille du lac de biturne qu'on nous a tant de fois vanté.

San-Fernando a l'avantage de posséder une jetée où le bateau peut accoster, ce qui ne se fait guère dans les autres ports de l'île.

M. le curé sachant que les hôtels sont plus que rares à Labréa, nous a fait préparer un panier, pour ne pas nous laisser, dit-il dans l'obligation de dîner par cœur aujourd'hui. Munis de nos provisions nous montons donc sur le bateau à 9 h., et nous voilà aussitôt en mouvement. La mer est des plus paisibles, l'air activé par le mouvement du bateau est des plus agréables, et la côte que nous longeons offre partout des points de vue ravissants. Aux pointes et baies qui découpent la rive en dentelures plus ou moins accentuées, succèdent en arrière-plan, de vastes champs de canne à sucre, où nous voyons percer par-ci par-là les hautes cheminées des usines, et où des files sans fin de hauts palmiers offrent l'ombrage de leurs gracieux parasols aux chemins de communications qu'ils bordent.

Nous passons bientôt devant le marais d'Oropouche, remarquable par la quantité d'oiseaux aquatiques qu'il recèle toujours, et nous stoppons quelques minutes près de la rivière Godineau, pour prendre ou laisser les passagers du village Ste-Marie qui se trouve en arrière.



C'est dans le marais d'Oropouche que des coolis libres cultivent le riz sur une assez grande échelle. Le riz de Trinidad jouit d'une réputation qui le fait préférer au meilleur des Indes Orientales. Sur les hauteurs on cultive aussi le cacao et le tabac, surtout dans le voisinage de Siparia qui forme une paroisse avec un curé résident.

Mais nous apercevons bientôt une pointe s'avançant dans la mer, c'est la Pointe d'Or, où se trouvait autrefois une exploitation de canne à sucre qu'on a abandonnée et qui est toute plantée aujourd'hui en cocotiers.

La Pointe d'Or n'est qu'une corne de la pointe même de Labréa qui n'en est éloignée que de quelques arpents.

Il était près de 11 h. lorsque le bateau s'arrêta en face de Labréa.

*Brea*, en espagnol, signifie bitume, et son abord seul suffit pour justifier l'opportunité de ce nom. Sur le pont même du bateau nous viennent de fortes émanations de la poix qui se trouve partout ici. Nous descendons dans une chaloupe et nous accostons au rivage, sur des bancs durcis de bitume, qui surgissent en masses considérables sur la plage, et qui s'étendent aussi sous l'eau où nous pouvons les suivre aussi loin que la limpidité de la mer peut nous permettre de le faire.

Les chaloupiers sont de forts gaillards noirs, bien faits à leur métier; comme nous ne pouvons toucher à la rive même, ils nous prennent dans leurs bras, sans paraître plus gênés que s'ils portaient de jeunes enfants, et nous déposent sur les bancs de bitume.

(A suivre).